

## Correspondances

Un atelier proposé  
par Périphérie, centre de création cinématographique,  
animé par Chloé Inguenaud  
d'avril à juin 2019  
à la Maison d'arrêt de Fleury-Mérogis.

Cet atelier s'est construit comme une correspondance  
entre des textes écrits par les participants et des images  
tournées à l'extérieur par la réalisatrice, à leur demande.

Textes écrits par  
Jean-Jacques Meyer,  
Jean-Louis,  
Mamady Camara,  
Hibaman,  
Titeuf,  
Etienne F.

Avec le soutien de la fondation La Poste  
et du SPIP 91

Avec la participation  
d'Alexandra Mélot, monteuse-productrice  
et Alice Inguenaud, architecte-graphiste

## Périphérie

Périphérie, centre de création cinématographique implanté en Seine-Saint-Denis depuis 1983, est un lieu dédié au cinéma documentaire où l'on crée, diffuse, transmet et produit des films d'auteurs, de patrimoine, d'ateliers.

Une de ses particularités est de mêler en permanence les regards, de favoriser l'expérience collective du cinéma, tant au moment de sa fabrication que de sa réception. C'est donc avec un certain enthousiasme que nous avons reçu et accompagné le projet d'atelier de Chloé Inguenaud. Proposer à un collectif d'hommes détenus de s'initier à l'écriture cinématographique, d'ouvrir la «porte du cinéma» pour rompre avec la routine carcérale et prendre le temps de composer une œuvre fragmentaire s'inscrivait pleinement dans l'esprit de création que nous défendons à Périphérie.

Merci à l'ensemble de nos partenaires - le Conseil départemental de la Seine-Saint-Denis, la fondation la Poste et le SPIP Essonne - d'avoir rendu cette expérience possible.

Merci à Chloé et aux auteurs d'avoir accepté de jouer cette partition et de nous livrer si belles compositions.

## Prologue

Comment faire dialoguer des mots et des images en mouvement ? Comment faire surgir un récit de la rencontre de ces deux matériaux ? Comment appréhender ce hors-champ qu'est devenu le monde extérieur ? Quelle parole, quelle voix faire résonner sur ces fragments du visible, du dehors ?

Dans un premier temps, nous avons exploré des films mettant en scène le texte et l'image, dans un dialogue intime, poétique, politique...

Nous avons discuté de ces différentes formes, de leur ressenti, de la façon dont une voix oriente notre perception pour s'éloigner du discours surplombant qui condamne l'image à un statut d'illustration et découvrir la polysémie de ces matériaux qui ouvrent la brèche d'autres imaginaires.

Ces premières séances s'achevaient par des moments d'écriture autour de l'espace, espaces de l'enfance, du voyage, de l'errance, du quotidien, du rêve...

Puisant l'inspiration dans les films, des œuvres littéraires, des peintures, s'amusant ainsi à des tentatives de déclinaisons sur un même thème.

Tous ont manifesté un goût pour l'écriture, s'emparant des « consignes », jouant avec, les détournant, révélant ainsi leurs propres styles.

Puis nous nous sommes concentrés sur la question de ce qu'ils souhaitaient voir, des images du monde extérieur en écho à leurs textes, que je tournerai pour eux.

Le désir de voir s'est d'abord heurté au désir d'être au monde. Voir, voir sa famille, ses enfants, voir ce qu'il y a juste de l'autre côté des murs, « voir l'arrêt de bus que je prendrai quand je sortirai »...

J'ai proposé des images, interprété leurs textes et j'ai constaté d'abord un changement de ma propre perception ; tourner pour eux, à travers ce prisme, interrogeait profondément la question du point de vue.

Le visible percutait l'enfermement, le paysage s'ouvrait et se refermait comme un iris à l'aune de cette conscience sourde.

Ces images étaient simples, flottantes, rattachées à tout et à rien, un pendant ce temps ; une rivière coule, des feuilles frissonnent, un manège tourne en vain, dans une coexistence troublante des présents.

Certaines de ces images leur « parlaient » tandis que d'autres étaient laissées de côté. Elles ont surtout été une impulsion, le point de départ de leurs « commandes », certaines vagues comme « la forêt, la vie nocturne, la vue d'un train... » et d'autres plus précises : « dans une gare parisienne, la foule, à partir d'un point fixe, d'un point de vue social ».

Ainsi s'est mis en place un aller-retour entre leurs textes et les images que je leur apportais.

L'idée première était de faire un film collectif, où leurs voix et les séquences tournées s'entrelaceraient. Nous avons finalement choisi d'abandonner cette idée, car leurs textes avaient des tonalités très différentes et le dialogue avec les images était plus ou moins fluide. Nous avons décidé que le corpus d'images serait commun et que chacun pourrait y puiser à sa guise et ainsi les mêmes séquences être utilisées dans des films différents. Enfin, ils ont enregistré leurs textes et je leur ai proposé un premier montage de leurs voix avec les images qu'ils avaient choisies.

Cet atelier a été avant tout l'exploration d'un processus de création, une expérimentation individuelle et collective, en constant ajustement, suscitant débats et questionnements.

Ils se sont surtout emparés de l'écriture et le dialogue avec les images « du dehors » n'a pas toujours été évident. La question du point de vue s'est sans cesse posée : comment s'approprier des rushes tournés par quelqu'un d'autre ? Comment aborder un monde extérieur si vaste et devenu une abstraction ?

Dans ce cas, les images, tournées pour eux, révélaient une forme d'impuissance et leurs écrits prenant source dans ce dedans particulier ouvraient un autre imaginaire, butant et scrutant l'absence de perspective.

Le fait également de ne pouvoir travailler ensemble au montage, à l'agencement des voix sur les images, a rendu l'exercice quelque peu théorique. C'est pourquoi le montage est le fruit de l'interprétation de leurs intentions.

Chaque film court peut être ainsi envisagé comme une hypothèse, une interrogation sur la possibilité même de créer dans ce contexte une correspondance entre ces voix de l'intérieur et ces fragments partiels du monde extérieur.

D'autre part, le groupe ayant mis du temps à être stable, pour des raisons diverses inhérentes au contexte de la détention, certains participants n'ont pu assister à l'ensemble des séances et ainsi parvenir jusqu'à l'objet final. C'est pourquoi, outre les films courts, ce livret, composé de leurs textes et des images, tentera de rendre compte de ce processus.

### Le point de vue d'Hibaman sur l'atelier

Ici les détenus sont en situation d'isolement caractérisée par la rupture d'avec la vie normale et conditionnés à répéter les mêmes mouvements, voire à contempler les mêmes endroits, les mêmes images et à entendre les mêmes sons et les mêmes voix, enfin ils fréquentent les mêmes personnes et les mêmes regards. Une véritable rupture avec leur parcours de vie.

L'horizon large du passé, composé d'une infinie possibilité de s'émouvoir ou de s'épanouir, s'est brutalement réduit aux murs et aux barreaux, la vie extérieure se résume par l'aperçu statique et monotone du monde qui se glisse à travers la fenêtre de sa cellule. L'espace s'est réduit, le mouvement limité, la parole surveillée, la pensée conditionnée et le goût imposé.

Les activités culturelles offrent une occasion de se recréer.

L'activité «écriture cinématographique» m'a offert la possibilité de mémoriser et de vivre le monde extérieur à travers des images.

Les textes produits devraient témoigner de nos émotions, des souvenirs revisités et des rêves réenchantés.

Un détenu a posé la question suivante à l'animatrice : « Pourquoi faites-vous ça ? Pourquoi venez-vous ici en prison ? »

Nous apportons ici les réponses pour tenter de défendre la démarche de la cinéaste et aussi lui exprimer notre reconnaissance.

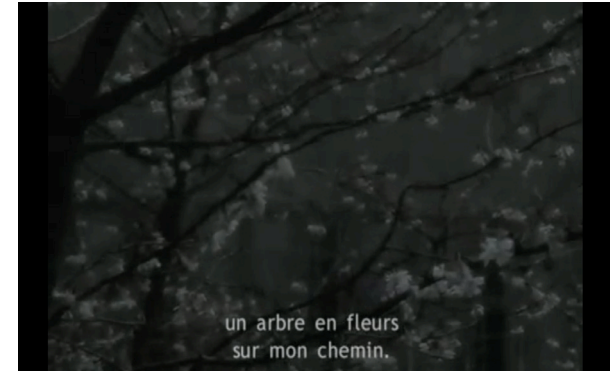
Par sa démarche elle nous a ouvert la porte du cinéma, en nous faisant découvrir et aimer un genre de cinéma peu connu que je nomme «le cinéma de l'évocation, de l'émotion et du partage».

Par ses méthodes et les images projetées, elle a réussi à faire naître du rire, de la joie, à tel point que j'en oubliais parfois ma situation carcérale, et aussi de la mélancolie à force de contempler le monde extérieur à travers le défilement des images.

## *Films explorés*

« Les tiges sont froides, mes mains sont gelées.  
Je ne suis pas au Japon (...)  
Plus tard, je sentis la chaleur vivante des pierres.  
Je me retrouvai tout à fait ailleurs.  
La lune, autour de moi des vieux murs, une vieille tour,  
un phare.  
Est-ce une île ?  
J'étais toujours seul mais quelqu'un me guidait. »

Élégie de la traversée,  
Alexandre Sokourov,  
2001



« Tu vois le boulanger, je sais depuis toujours qu'il est  
boulanger, depuis que j'achète le pain chez lui et lui ne  
savait pas que je faisais du cinéma, parce que je ne lui  
avais pas dit, tellement j'ai honte parfois de ce que fais le  
cinéma, de ce que montre la télévision ... »

Lettre d'un cinéaste à sa fille,  
Eric Pauwels,  
2000



Mais il y a une chose étrange cependant, comment le cinéma italien a-t-il pu devenir si grand puisque tous (...) n'enregistraient pas le son avec les images. Une seule réponse, la langue (...) était passée dans les images.

Histoire(s) du cinéma, la monnaie de l'absolu,  
Jean-Luc Godard,  
1998



« De ce dimanche, l'enfant dont nous racontons l'histoire devait revoir longtemps le soleil fixe, le décor planté au bout de la jetée et un visage de femme. Rien ne distingue les souvenirs, des autres moments. Ce n'est que plus tard qu'ils se font reconnaître, à leurs cicatrices. »

La Jetée,  
Chris Marker,  
1962



Une séquence, trois commentaires

« Iakoust, capitale de la république socialiste soviétique, ville moderne, où les confortables autobus (...) et les heureux ouvriers (...)

Ou bien.

Iakoust, à la sinistre réputation est une ville sombre, où tandis que la population s'entasse péniblement dans des autobus rouge sang (...) Dans la posture des esclaves, les misérables ouvriers soviétiques (...).

Ou simplement

A Iakoust, où les maisons modernes gagnent petit à petit sur les quartiers sombres.

Un autobus moins bondé que ceux de Paris aux heures d'affluence (...) avec courage et ténacité dans des conditions très dures, les ouvriers (...) »

Lettre de Sibérie,  
Chris Marker,  
1957





## *Arrêts sur image*

Bac à sable : accroupi sur la bordure en ciment pour jouer aux billes.

Le petit champ : avec deux garçons en train de jouer au lancé de flèches polynésiennes.

Le chemin : le passage sur la passerelle qui enjambe les voies ferrées.

Terrain de foot (en bas de chez moi)

Place de bain (une grande place de rendez-vous après les cours)

MJC (ping-pong, baby-foot)

En bas de la cité (pleine rue avec nos voitures garées)

Supermarché ED

C'était un terrain de foot caillouteux rouge. On est une famille nombreuse donc soit on se faisait des matchs entre nous, soit contre des camarades, soit mixés.

A l'heure du repas, ce qui était bien, c'est que ma mère sifflait par la fenêtre, pour venir déjeuner ou dîner et nous on invitait toujours des amis de toutes origines, on prenait tout l'espace du salon et le balcon selon les saisons.

La place de bain est une grande place où on se réunissait tous pour parler de tout et de rien, tous âges confondus, mais chacun de son côté.

La rue Dumas, cette fameuse rue, là où on venait compter nos premiers sous, là où on apprenait à conduire sans déranger personne.

Je me souviens des caves de l'immeuble, non des caves en sous-sol, mais chevauchant chaque étage, il y faisait sombre...

Le jardin de l'acclimatation avec son bassin et mon bateau en plastique jaune que je m'efforçais de faire naviguer. Je croyais ce navire une merveille, quand je vis celui d'un autre garçon de mon âge, je compris que quelque chose dans ce monde n'allait pas.

Les cinémas où vous pouviez rester le temps que vous vouliez à voir des films Shaolin.

Le stand du marchand de glace avec sa musique.

Nous habitions en ville à 200 mètres du grand marché de Cayenne, et à peu près 900 mètres de la plage, au bord de l'océan Atlantique. Pendant les vacances lorsque mes parents partaient travailler, avec les copains du quartier on se rassemblait pour aller à la plage. Si la marée était haute on se baignait, si elle était basse on jouait au foot jusqu'à midi et on se dépêchait de rentrer à la maison avant l'arrivée de nos parents.

Lorsque j'arrivais chaque jeudi chez ma grand-mère pour la leçon de piano.

L'instrument était logé entre la fenêtre et le lit. Je jetais un coup d'œil à l'édredon rouge usé par le temps. Je dévissais ou vissais le tabouret circulaire dont l'assise était empaillée.

## *Point de vue*

Une fois ajusté à ma hauteur, j'ouvrais le cache-clavier dont le bois sentait la cire. Je disposais mes mains sur le clavier, l'exercice de la gamme commençait toujours par l'échauffement des doigts, puis s'en suivait la lecture à voix haute de la partition. La dernière partie était l'exécution de la partition sur le piano droit. J'étais bien content lorsque ma grand-mère partait pour des besoins ménagers. Je laissais libre cours à mes doigts sur le clavier suivre une portée imaginaire.

Un jour pendant mes vacances au village en allant dans la ferme familiale de mon oncle, mon cousin a aperçu un grand serpent sur la route qui m'a excessivement fait peur. Mon oncle et son fils l'ont chassé sur la route. Toute la journée, j'étais pas tranquille, jusqu'à créer un malaise en rentrant à la maison.

Je me souviens d'un grand espace vide à Kindia à côté de la petite rivière Sorndo qu'on a transformé en stade de football, où on jouait tous les soirs. Pour être titulaire le lendemain, il faut que votre équipe gagne la veille. Quand un parent avait besoin d'un enfant il savait où le trouver.

Un jour j'ai eu une blessure, mes parents m'ont interdit pendant un mois, mais deux jours après, je suis allé au stade pour jouer avec ma blessure. Les grands frères qui géraient nos matchs me l'ont refusé. J'ai commencé à pleurer comme un bébé.

Tu t'agenouilles pour tiquer la bille sur le chemin tracé dans le sable.

Tu restes adossé au tronc d'arbre pour regarder un papillon.

Tu es encore en retard pour le train de la passerelle.

Tu revenais toujours sur l'esplanade François Mitterrand après ton boulot, tu t'achètes ton Macdo avec les potes, tu racontais ta journée passée dans l'espace vert jardinage, tu racontais ça avec des gros yeux, comme si tu emmenais les autres dans ton métier, mais à chaque fois il y a des gens qui viennent te voir pour leur venir en aide par rapport aux embrouilles, ils venaient te demander de faire le médiateur et toi t'y allais à chaque fois sans rechigner car je savais que j'étais un des piliers de ce quartier, et tu ne voulais pas décevoir les gens car t'es comme ça, altruiste.

Puis après le soir tombe et tu n'as plus assez le temps de rester avec les amis car ils ont des femmes et des enfants qui les attendent.

## *Travelling*

Je sors de chez moi, pour me rendre à 50 km, ça pendant cinq mois, je descends l'escalier, toujours cette odeur d'eau de javel surpuissante, en bas de chez moi, je prends un café, avant de prendre ma voiture, puis je prends le périph, tous les jours bouché, à n'importe quelle heure, puis je prends l'A4, toujours un accident, soit à l'aller soit au retour. Des motards surgissent de nulle part, je croise des gendarmes, je me redresse et je fais une tête sérieuse. J'arrive à destination hôpital Henri Mondor, quinze minutes à chercher une place, c'est la bataille pour trouver une place, car je ne suis pas le seul à attendre, je pique une place. Comme d'hab, la guerre dans les ascenseurs toujours pleins ou qui descendent seulement et là enfin arrivé dans la chambre de mon frère, lui ne sachant pas que je n'ai pas le permis, je fais comme si tout allait bien.

Le matin, pour aller au travail, 900 mètres à pieds pour aller à la gare de Saint-Michel-sur-Orge. Je monte dans le premier train, il y a beaucoup de monde dans la voiture, je n'ai pas le choix pour m'asseoir, je m'assieds à la première place qui se présente, le voyage dure au total 25 minutes jusqu'à St Michel-Notre Dame. Dans le train, j'écoute les personnes qui racontent un peu de tout, je descends du côté de Notre-Dame.

Je traverse la place de Notre-Dame en direction de la mairie de Paris, un trajet qui dure 8 minutes depuis la sortie de la station.



Le jour donc si particulier dans ma vie où je suis descendu dans le « fond », le fond étant un trou dans la jungle luxuriante, traversée par les méandres d'une rivière à l'eau claire et chantante.

Je pris donc le chemin serpentant à travers les arbres et arrivais à un endroit qui lorsque nous étions jeunes nous servait de terrain de football (souvent la balle roulait dans les épineux et était perdue). La nature du lieu redevenu sauvage, les herbes avaient poussées, m'arrêtant pour faire une pause, l'endroit semblait se prêter à ma cause.

Il fut un temps où j'étais fonctionnaire de la RATP. Tous les jours je m'élançais hors du lit, j'accomplissais mes ablutions tout en sachant que cela se terminerait par une course d'un kilomètre plus ou moins jusqu'à la gare où la parmi la foule bigarrée attendaient les habitués de la ligne. Etant donné que nous étions la troisième gare du départ et que les deux premières desservaient des zones plutôt rurales, des bandes s'étaient organisées et nous voyagions en bonne compagnie, pour moi et mes compagnons c'était le wagon fumeur, le train arrivait et c'était l'abordage.



Je descends rapidement les deux étages, enfin, me dis-je, je vais chez grand-mère, je me dirige vers la chaufferie, première à droite, tiens le portail vert est ouvert, je continue tout de même vers la fameuse rue des perches, très longue et très droite, une légère courbe et puis encore sur la droite, ho ! 20 pas, pas plus, puis sur ma gauche la maison fleurie. Là tu commences à sourire car la passerelle n'est pas loin... Je presse le pas... Trois coups de sifflets reconnaissables, je cours à pleines jambes pour atteindre le passage sur la passerelle qui enjambe les voies ferrées. Tu es encore en retard pour t'installer au-dessus de la volute de fumée qui m'aurait enveloppé de joie.



*Variations inspirées du livre Notes de chevet de  
Sei Shonogan*

*Choses qui font naître un doux souvenir*

Un caillou au bord du bac à sable où je m'asseyais enfant.  
Le sourire bleuté de ses yeux.

*Choses que j'aimerais voir*

Le pacifique devenir rouge, la mer rouge devenir pacifique.

*Choses désolantes*

Le refus de comprendre ce qui est  
La trahison d'un tiers que vous n'aviez pas anticipée

Quelqu'un qui tombe sur une peau de banane  
Marcher sur le pied de quelqu'un sans faire exprès

*Choses que l'on méprise*

La suffisance de ceux qui se croient choisis  
Le désir toujours plus grand de s'affirmer

*Choses détestables*

Une rivière sans lit,  
Une rose verte,  
Un arbre bien droit,  
Une couronne de fleur sans vie.

Les accidents  
Le crime organisé

*Choses qui font battre le cœur*

Le regard approbateur d'un futur rendez-vous  
La malice au fond de tes yeux

Quelque chose que l'on a peur de regarder

*Choses élégantes*

Un haut de forme et une paire de gants blancs ?  
La démarche d'une belle femme.

*Choses rares*

Une cathédrale en feu

## *Visages*

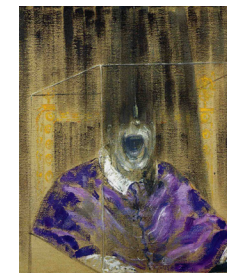
Voilà le visage d'un prêtre espagnol au XVIIème siècle après avoir rencontrer les autochtones mayas dans la montagne.



Un crochet du gauche.



Je ne savais pas qu'on pouvait ressentir ça devant une peinture.



## *L'appel de la forêt*

Je contemplais un morceau de ciel à travers une trouée d'arbres.

Un appel ou un ordre ?

Serais-je devenu un pèlerin hésitant à la croisée de deux chemins.

Oui, j'avais envie de refaire le chemin à l'envers. Me voir avec mes cousins jouer à une partie de cache-cache dans la forêt de Chambord, courir à perdre son souffle le long d'un sentier presque recouvert de fougères. Sans but précis, nous filions entre les bouleaux. Drôles d'arbres à l'écorce si blanche que je la comparais à une croûte de pain blanchi par la farine. J'aimais son odeur de champignon de terre, elle me rassurait du silence de cette forêt.

Tous les dimanches je faisais une balade en vélo dans la forêt de Sénart, au début, mon fils, le grand, refusait de partir avec nous, donc je partais avec le petit. Dès la deuxième fois on est passés devant une zone pavillonnaire, où il y avait toujours l'odeur des barbecues qui me donnait envie et me poussait à aller acheter des grillades pas loin de mon quartier. Après la balade, arrivés à la maison, le petit a refusé que son grand frère mange avec nous, parce qu'il n'avait pas participé à la balade. Le dimanche d'après le grand était plus motivé que tous pour participer à la balade en forêt, pour ne pas rater les grillades.





Nous marchions à travers la jungle, depuis des jours, cherchant cette maudite utopie dont nous avons entendu parlé : la montagne d'or.

Notre sombre association se composait ainsi, Sir Manu de Marco, notre chef pétri de certitude et prêt à tout pour parvenir à ses fins, Edouard de Philippot, main de Sir Marco prêt à toutes les bassesses pour servir son maître, et moi Guillaume de Gilet.

Nous étions attaqués de partout, par la nature qui ne semblait point vouloir de notre présence en son sein. Tous les jours des hommes mourraient de faim ou manger par d'étranges créatures qui semblaient vouloir qu'échoua notre quête ; une créature immense aux dires des locaux, car jamais je ne pus la voir, protégeait ces lieux, et à leurs dires, inévitablement, nous mourrions par celle-ci.

Des semaines passèrent, puis des mois et notre troupe fondait à l'ombre de l'immense canopée de cette forêt sans fin.

Un jour, en pleine nuit, le ciel se déchâna, des éclairs zébrant la nuit. Et soudain je fus seul, tous s'enfuirent, la panique gagna tout un chacun, et alors surgit la bête, sortant de la terre, des arbres, ses formes multiples défiaient l'entendement, je me souviens que la terre se souleva sous ses coups, engloutissant Marco et Philippot, quant à moi je fus projeté dans les airs et perdit conscience.

A mon réveil j'étais sur une plage, le ciel bleu éclairait le monde et la mer turquoise synonyme d'espoir s'étalant à perte de vue, n'était-ce pas un mat à l'horizon ?

La vanité et l'avidité nous avaient caché le vrai sens des choses. Je finirais ma vie au service de la foi, la foi en l'avenir de l'homme.



C'était en forêt, sans habitation à des kilomètres à la ronde. On était partis dans ce lieu pour pratiquer une chasse de nuit. C'était en semaine, pour notre chance l'endroit n'était pas occupé. On était six bonhommes, on a commencé par installer nos hamacs sur les poteaux de supports de la charpente, on a réchauffé l'eau pour faire le café. On a pris le temps de boire notre café en racontant des plaisanteries pour mettre un peu d'ambiance. L'endroit était sans protection extérieure, c'était une cabane avec un toit ondulé sur deux pentes, les poteaux de la charpente nous ont servis pour attacher notre hamac. Vers 23h on est partis par groupes de deux et on est revenus bredouilles au point d'attache vers une heure du matin pour nous reposer jusqu'à 6h du matin sous le brouillard, dans la gelée, pour prendre le petit-déjeuner et repartir pour une chasse de jour.

Un matin calme, le soleil flambant neuf pointait ses rayons luxuriants sur nos visages. Les gamins étaient déjà dans la rue principale. Ils disparaissaient et réapparaissaient au fur et à mesure que les voitures passaient. Non loin de là, les anciens étaient rassemblés à l'Agora, le mbongui autrement appelé la case à palabre, pour planifier les activités de la journée.

Nous devions nous rendre en forêt pour une partie de chasse. Tout le monde se mobilisait. Chacun en fonction de son rôle, de son rang ou de son talent devait se munir d'un outil approprié.



J'ai décidé de faire partie du groupe. Leurs préparatifs ont suscité de l'enthousiasme en moi. Les hommes répétaient des gestes avec une telle maîtrise, leur façon d'affûter les couteaux et les machettes, d'agencer leurs tenues ou leurs incantations pour demander la chance aux esprits bienveillants.

J'ai oublié mon statut de citoyen et le fait que je n'avais pas d'expérience en forêt.

Mon oncle m'a conforté dans ma décision de participer à cette partie de chasse.

Pendant ce temps le ciel s'est brutalement assombri. Quand je lève la tête vers le ciel, je vois le défilement des hirondelles, signe annonciateur de pluie. Soudain de grosses gouttes déferlèrent sur les toits des maisons en tôle d'aluminium. Monsieur Ominga, chef coutumier, avait provoqué cette pluie pour bénir la partie de chasse et écarter les mauvais esprits de notre route.

Quand nous entamons la route de la forêt, après quelques minutes de marche, la pluie s'arrêta. Nous devons traverser la plaine remplie d'herbes mouillées avant de rejoindre la forêt. Nos pieds et nos jambes étaient constamment mouillés par la rosée. Le soleil était réapparu et nos corps se séchaient.

Nous marchions sur une longue piste agricole dans un bruit de chants et d'aboiements de chiens. J'étais excité de découvrir des arbustes, des termitières et de voir des oiseaux de basse-cour voler à basse altitude.



Nous sommes entrés dans cet enchaînement d'arbres et de feuillages. Une forêt immense se dressait devant nous. Les feuilles complètement trempées d'eau de pluie rendaient compact l'aperçu de la forêt.

Les chasseurs s'arrêtaient pour élaborer le plan de chasse et organiser la stratégie d'attaque. Pendant ce temps, j'en ai profité pour faire ma première balade en forêt.

La forêt m'est apparue mystérieuse. Un calme assourdissant troublé par des sons d'oiseaux et les claquements des branches. A quelques pas, une nappe d'eau splendide, de couleur rose pâle. Je ne sais plus combien de fois, je me suis retourné pour voir et revoir tel ou tel arbre. J'étais émerveillé à tel point que j'ai complètement oublié la partie de chasse.

Un spectacle inoubliable.

Soudain le vent bouscula l'harmonie et le calme de la forêt. Il mit les feuilles en mouvement et la rosée tomba sur ma tête.

J'avais reçu comme seule consigne de ne pas m'éloigner du cours d'eau, car les arbres cachent la forêt. Le danger se cache derrière les merveilles, épines, prédateurs, serpents venimeux, capables du pire.

Au bout de deux heures de promenade, les chasseurs par leur flair m'ont retrouvé et j'ai été convié à participer.



## *Rêves*

Chaque nuit je me tourmente, je doute, je plane, je me questionne, je me souviens, j'oublie, je rêve, je pense, je me cherche, mais je suis immobile, passif, le regard perdu dans ces murs permanents sans bouche.

Je suis sûr que je rêve pendant mon sommeil, en me réveillant je cherche à me souvenir de certains passages, afin de les coller, mais n'y arrive pas.

### *Que dire du rêve ?*

Le rêve est quelque chose d'incontrôlable pour moi, souvent c'est des moments de ma journée ou semaine qui me reviennent la nuit et la plupart c'est souvent, des moments passés avec des défunts ou que je cherchais à faire avec eux, qui s'introduisent dans mes rêves, mais j'ai remarqué que souvent quand je rêve de mes défunts, bah dans ces rêves-là, je les entends, je les vois, mais je n'arrive pas à communiquer ou me faire entendre, comme si j'étais anesthésié de la bouche ou que je m'efforce de parler mais que je bafouillais. Et au réveil je me rends compte que c'est un rêve, au moment où j'essaie de parler et je me dis ouf j'ai retrouvé la voix.

Des fois je me demande si ce ne sont pas des cauchemars ?

### *Un rêve ou autre chose*

Soudain j'étais dans le quartier, le petit bois si agréable au dehors, dedans paraissait sombre et le sentier peu engageant. Une peur effrénée me saisit et par réflexe je me mis à courir, mu par une terreur insondable, sentant derrière moi, sur mes talons le sombre personnage avec lequel j'allais faire connaissance.

Je tournais donc ma tête pour voir de quoi cette terreur était faite, et là au niveau de mon épaule, tout proche, je pouvais sentir son haleine, une face monstrueuse !

La panique me saisit de plus belle et pour échapper à mon poursuivant, je fis un écart à travers bois pensant avoir plus de chance d'échapper à cet être en zigzaguant entre les arbres. Un certain temps se passe, jusqu'à ce que je vis grenouilles et crapauds jonchant le sol, il avait plu et ces dames étaient de sortie.

La grenouille est un animal dont la texture me rebute et son apparition a une signification souvent particulière.

Je me sentis perdu, la confrontation était la seule voie, je m'arrêtais donc de courir et me tournai vers l'horreur, je le vis, oui je le vis comme je vous vois, sa tête était accrochée à mon épaule. Il était une part de moi et voilà qu'arrive l'abîme, le fond des trépas du dedans.

Le rêve est une source de vie, on est plongé dans un monde qui nous appartient et nous emmène petit à petit vers un apaisement, nous tirant presque au sourire, nous berce lentement comme le tempo d'une symphonie.

Oui, lorsqu'on avance, on se rassure et on se repère grâce à un rocher surgissant d'une tempête rien que pour nous signifier qu'il y a quelque part ce moment précis qui vous raccroche à la vie, alors comme un salut on se laisse glisser vers ce que le rêve appelle.

Le bonheur d'être ailleurs vivant et lucide, que le rien peut être envoûtant.

Alors la question d'être vivant ne se pose plus... Puisque le rêve c'est moi.

Je vais pas m'amouracher de ma peine,  
y a rien à poétiser,  
le seul combat c'est de ne pas s'abrutir.

## *Évasion fugitive* de Jean-Jacques Meyer

Ce train roulant à grande vitesse me figea comme une ombre transparente me transportant aussi sûrement qu'une volute de fumée s'échappant d'un feu de camp.

Je pourrais parcourir dans cette forme si légère des milliers de kilomètres, mais je me sentais fixe, plutôt absent. Tu ne comprends pas cet antagonisme qui te pousse dans une direction ou dans une autre.

Tu te transformes en vent, alors d'où viens-tu, du nord, du sud de l'est ou de l'ouest ?

Je cours à perdre haleine, je me suis un peu échappé de mon bâtiment, pour une bonne et simple raison, je vais chez grand-mère.

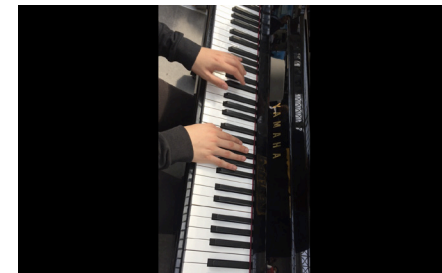
Je descends rapidement les deux étages, je me dirige vers la chaufferie, première à droite, tiens le portail est ouvert. Je continue vers la fameuse rue des perches, très longue et très droite, une légère courbe et puis sur la droite, oh 20 pas, pas plus.

Je retourne sur la gauche, la maison fleurie, là tu commences à sourire car la passerelle n'est pas loin.

Je presse le pas, trois coups de sifflets reconnaissables.

Je monte les marches 4 à 4, la locomotive noire arrivait droit vers moi, elle soufflait sa fumée grisâtre. Son bruit et sa fumée m'enveloppaient de joie.

J'avais réussi ce rendez-vous.



Grand-mère c'est un piano, des notes, de la musique, un  
consensus,  
un consensus de joie, de peur.  
Vais-je frapper mes notes correctement, obéir au  
métronome ?

Et le temps s'en va, ma pensée s'envole,  
comme un oiseau qui vient sur cette fenêtre, à côté du  
piano.

Je lis la partition,  
je regarde cet oiseau  
et je cours comme une gamme sur le temps.



## *La fête foraine de Mamady Camara*

L'été dernier j'ai participé à une fête foraine dans le parc de Draveil avec une amie et nos enfants respectifs.

Après plusieurs escales dans différents stands, le fils de 12 ans de mon ami a voulu faire du tir à l'arc avec moi.

Quand il a perdu, il m'a demandé de dire à son père qu'il avait gagné.

Pour avoir la confiance de son père.



## *Hommage aux paroliers d'Hibaman*

Griot des temps perdus, chantre de la vie, je suis un artiste rompu, jamais primé.

Je suis né dans ce royaume de l'oralité où la sagesse se conserve dans les cerveaux et se transmet par la parole. La lumière des philosophes n'a éclairé qu'une infime partie de mon royaume. L'écriture n'est utilisée que par les administrateurs.

Son histoire et sa beauté demeurent dans la fraîcheur de l'ombre des arbres tropicaux.

Dans mon royaume, les paroliers, griots et poètes sont très respectés au même titre que les philosophes et toutes les femmes et tous les hommes enterrés au Panthéon.

Un jour, le 15 octobre 1997, j'ai assisté au plus grand crime de l'humanité, l'assassinat du poète et l'immolation du griot.

O poète, orfèvre du mot, artisan du verbe et consolateur des âmes attristées.

Cet esprit vaillant, donnait de la voix à l'émotion et faisait jaillir les larmes aux yeux du démon.

Il venait d'être assassiné sous le soleil, assassiné pour avoir sublimé la femme du roi.

Depuis ce jour, la tristesse envahit le royaume.

Les oiseaux chantent pour consoler le temps devenu amer, les poissons plongent pour cacher leurs larmes, la terre tourne pour oublier ce crime ignoble.



Comme le malheur n'arrive pas seul, le griot s'est immolé  
pour punir ce roi maudit.

O mon Dieu, quelle perte pour l'humanité.

Cet homme qui avait avalé des siècles d'histoire, lui qui  
avait pu compiler plus de 4000 tonnes de livres.

Cet homme à l'odorat sensible, un verre de vin lui suffit  
pour étaler toute sa connaissance de la vie et de l'histoire.

Il s'immolait sous nos yeux.

L'équivalent de deux fois la bibliothèque nationale de  
France partait en fumée.

L'Histoire venait de perdre son historicité, les pensées  
perdaient leurs racines.

Les yeux ont choisi de baigner dans l'océan des larmes  
pour résister à la chaleur du feu.

Pris de vertiges et de tourments, j'ai décidé de quitter ce  
monde de désolation dont la parole a été torturée et dé-  
truite sans défense.

Je pars le cœur serré pour un monde méconnu.

L'idée de ne plus revoir les miens me meurtrit l'âme.

Mon voyage s'annonce long et périlleux.

*A tous les Africains tués en mer méditerranée  
au nom de l'égoïsme des civilisations.*

## *Transit de Mamady Camara*

Elle était toujours belle et bien habillée, avec une très bonne humeur matinale, qui est une denrée rare dans les grandes gares parisiennes, pendant les heures de pointe. Son style vestimentaire était irréprochable.

A chacune de mes correspondances matinales à la gare de Lyon je faisais tout pour croiser son doux regard qui m'apportait du bonheur.

Je suis en quelque sorte devenu le voleur du bonheur matinal.

Je voulais faire sa connaissance, mais à chaque fois la peur m'envahissait, pour ne pas être la cible de balance ton porc, qui était à la une de tous les journaux.

Malgré cette méfiance, je me suis retrouvé derrière les barreaux pour une toute autre histoire dont je minimisais les conséquences.

Voilà le parcours d'un homme qui rêvait de construire des belles choses autour de lui.



## *Les insensés de Jean-Louis*

Je restai là des heures à attendre cet amour invisible qui m'avait donné rendez-vous au croisement d'une foule qui jamais ne tarissait.

A force d'observer, de chercher parmi ces gens qui tous semblaient avoir des occupations vitales, tant il couraient, se bouscuaient sans même se jeter un regard, ni s'excuser.

Je commençai à effacer le souvenir de cette raison pour laquelle j'étais là et m'intéressai à divers personnages.

Je me pris au jeu de leur folie. Cela commença par l'inventaire des femmes les plus attirantes. D'abord je me concentrai sur leurs visages, cherchant un regard vivant.

Cela ne servit à rien. Elles passaient rapidement et leurs yeux jamais ne croisaient d'autres yeux.

Je me mis alors à extraire de ce flot celles qui dégageaient une certaine harmonie, par leur façon d'agencer leur tenue.

Je me déplaçai et choisis un endroit stratégique, j'allumai une cigarette et me mis à prendre des notes mentales.

Une femme d'un certain âge, mais encore bien pimpante, se présenta en haut d'un des nombreux escalators. Elle portait un ensemble de qualité et sa démarche transpirait son statut social.

Je la suivis du regard, il y avait là des boutiques pour servir des choses pour femmes, allant du shampoing au mascara et d'autres articles magiques qui bien appliqués les transformaient pour le meilleur et pour le pire.



Elle entra dans une boutique où tous les articles coûtaient le même prix, une somme dérisoire pour des objets dérisoires.

Son entrée pleine d'assurance retint mon attention. Je ne la lâchai pas, comme subjugué par son action ou ce je ne sais quoi qui débouche sur quelque chose d'indéfinissable.

Et bien le croirez-vous, elle parcourait les rayons comme si elle était sur des rails et discrètement subtilisait maints articles qu'elle jetait dans un sac que je n'avais pas remarqué au début.

L'action dura cinq minutes, puis elle sortit sans rien acheter, la démarche altière, le port noble et disparut dans la masse. Je revins alors en moi-même

Ainsi l'aventure extérieure prit corps et tel un client dans un casino je me mis à extrapoler, à prendre des paris sur les « animaux » passants.

Lien vers les films courts :

<https://vimeo.com/366303386>  
mot de passe : atelier2019

Images et montage : Chloé Inguenaud  
Mixage : Julien Pornet

Nous remercions vivement,

La maison d'arrêt de Fleury-Mérogis

Le Pôle Culture de la maison d'arrêt :  
Claire, Adeline, Isabelle, Marion et Nelly

et tous les participants de l'atelier.

**périphérie**  
centre création cinéma

*fondation*  
D'ENTREPRISE 